

Les opéras de Rachmaninov : Aleko, Le Chevalier Ladre... Dossier spécial

Dossier. Les opéras de Serge Rachmaninov. A l'occasion de la parution chez Decca d'un coffret de 32 cd ([Rachmaninov : the complete works, l'intégrale, Decca 32 cd, octobre 2014](#)) regroupant tout l'œuvre du compositeur russe, toujours si mésestimé, classiquenews réouvre le débat du génie incompris, porteur d'authentique chefs d'oeuvres dont ses **4 opéras**, diversement livrés, certains incomplets dont *Monna Vanna* (seul subsiste le matériel du premier acte). D'*Aleko* et du *Chevalier ladre* à *Francesca da Rimini*, les opéras de Rachmaninov n'ont rien de ce post classicisme artificiel et sentimental, mais plutôt souligne le crépitement d'un auteur fasciné par les climats hallucinés et fantastiques, ceux exacerbés qui dans un style millimétré, retenu, pudique – proche de sa nature profonde – éclairent et révèlent la psyché secrète et souterraine des protagonistes...



Aleko, 1893



Aboutissement de son apprentissage au Conservatoire de Moscou, le jeune Rachmaninov doit composer un opéra d'après Pouchkine. Il livre la partition scintillante d'Aleko, d'un raffinement orchestral déjà sûr, égal des opéras les plus réussis de Tchaïkovski, avec une science des transitions mélodiques et des climats, entre élégie poétique, ivresse sensuelle et vertiges amers rarement aussi bien enchaînés. En seulement 17 jours et suivant l'encouragement admiratif d'Arensky son professeur, Rachmaninov achève Alenko qui lui permet de remporter la grande médaille d'or, récompense prestigieuse qu'il récolte avec un an d'avance : c'est dire la précocité de son génie lyrique. Malgré l'enthousiasme immédiat de Tchaïkovski dès la première à Moscou, Alenko sera ensuite rejeté par son auteur qui le trouvait trop italianisant.

Proche de son sujet, immersion dans le monde tziganes où la liberté fait loi, Rachmaninov inspiré par un milieu d'une sensualité farouche, à la fois sauvage et brutale mais étincelante par ses accents orientalisants, favorise tout au long des 13 numéros de l'ouvrage, une succession de danses caractérisées, énergiquement associées, de chœurs très recueillis et présents, un orchestre déjà flamboyant qui annonce celui du Chevalier Ladre de 1906. Fidèle à son sens des contrastes, le jeune auteur fait succéder amples pages symphoniques et chorales à l'atmosphérisme envoûtant et duos d'amour entre les époux, d'un abandon extatique. Parmi les pages les plus abouties qui dépasse un simple exercice scolaire, citons la Cavatine pour voix de basse (que rendit célèbre Chaliapine, d'un feu irrésistible plein d'espérance et de désir inassouvi) ou la scène du berceau. Le souvenir de Boris de Moussorgski, la scène tragique s'achève sur un sublime chœur de compassion et de recueillement salvateur auquel répond les remords du jeune homme sur un rythme de

marche grimaçante et languissante, avant que les bois ne marque la fin, à peine martelée, furtivement. La maturité dont fait preuve alors Rachmaninov est saisissante.

Synopsis

Carmen russe ? La passion rend fou... D'après Les Tziganes de Pouchkine, Alenko est un jeune homme que la vie de Bohème séduit irrésistiblement au point qu'il décide de vivre parmi les Tziganes. Surtout auprès de la belle Zemfira dont les infidélités le mène à la folie : possédé, Aleko tue la jeune femme, sirène fascinante et inaccessible, avant d'être rejeté par le clan qui l'avait accueilli. Le trame de l'action et la caractérisation des protagonistes rappelle évidemment Carmen de Bizet (1875), mais alors que le français se concentre sur le duo mezzo-soprano/ténor (Carmen, José), Rachmaninov choisit le timbre de baryton pour son héros tiraillé et bientôt meurtrier.

Le Chevalier ladre, 1906

Le Chevalier Ladre est créé au Théâtre Bolshoï le 24 janvier 1906 ;

l'ouvrage taillé comme un diamant noir, semble exprimer au plus près la tension psychologique imaginée par Pouchkine dans sa chronique familiale, évocation noire et sombre, maudite, de la relation tragique d'un baron fortuné mais avare, et de son fils rattrapé par ses créanciers dont le Duc. L'efficacité du style lyrique de



Rachmaninov s'y révèle idéale : dense, fulgurante, d'une flamboiement orchestral inouï, aussi noir et sombre voire lugubre, et même frappé par ce fantastique halluciné propre aux meilleures séquences de Tchaïkovski.

Le baron est un émule d'Harpagon de Molière mais avec des éclairs de rage et de haine viscérale, Rachmaninov suivant de près le profil qu'en trace Pouchkine : une âme déchiré, aux abois, en panique, dont l'admirable monologue (grand air à l'origine écrit pour Fedor Chaliapine qui déclina la proposition de créer ce formidable personnage) éclaire les vertiges et la folie souterraine. Pas de femmes dans un univers, – comme La maison des morts de Janacek, et Billy Budd de Britten-, uniquement masculin, étouffant huit clos où la tension psychique et la violence affleurante révèle les personnalités. C'est ainsi le profil aigu, soupçonneux, un rien corrosif de l'usurier juif d'un héroïsme sadique trop heureux de contraindre une victime toute désignée qu'il soumet par l'argent.

Ayant eu le choc de Bayreuth, Rachmaninov façonne un nouvel orchestre miroitant, d'une richesse instrumentale inédite dont le raffinement exprime toutes les nuances de la psyché en effervescence : dans le fameux monologue du baron, l'orchestre s'écoule comme un torrent embrasé aux ondulations et scintillements wagnériens. Jamais trop dense, mais millimétrée, la partition révèle les grands chefs (encore rares comme Neeme Järvi qui se sont frotter au monde fascinant

des opéras de Rachmaninov). Jamais bavard, ou mécanique dans l'usage de formules russes folkloriques, le style de Rachmaninov exprime l'intensité des passions humaines avec une élégance et une pudeur qui n'appartiennent qu'à son puissant génie dramatique. L'inspiration du compositeur rejoint les grandes réussites de son catalogue symphonique : Symphonie n°2, l'Île des morts, Les cloches... Le Chevalier l'adrelle et du poème symphonique avec voix, et de l'épure psychologique, tant le développement du tissu orchestral comme chez Wagner suit au plus près les enjeux dramatiques et l'évolution des personnages au cours de l'action. Tout converge vers la confrontation violente, sans issue du père et du fils. La caresse inquiétante des clarinettes, la morsures plus cyniques des hautbois, le hoquet ou les éclairs ténus des bassons composent avec le flot inquiétant des cordes, une houle imprévisible et envoûtante : ils indiquent une connaissance précise des possibilités de l'orchestre en un flux halluciné continu, proche du cauchemar éveillé ou de l'accomplissement d'une inéluctable et sourde malédiction. L'introduction du grand monologue du baron dont la folie affleure, est l'une des pages orchestrales les plus réussies de Rachmaninov, comme l'air dans sa totalité, écho très original du Boris de Moussorgski dont Rachmaninov a compris le schéma introspectif qui mène le héros rongé et tiraillé par ses démons invisibles, de l'hallucination à la transe : l'écriture âpre, mordante, expressionniste y exprime la destruction mentale et les dérèglements intérieurs dont est la proie l'avare dérisoire... Le climat qui y est peint est celui d'une tragédie fantastique et désespérée. D'une énergie noire, la partition s'achève sur une série de quatre accords qui claquent comme l'interruption providentielle d'un destin foudroyé. L'effet est toujours saisissant.

Synopsis

Inspiré du Chevalier Avare de Pouchkine (1830). Le baron, avare refuse de prêter à son fils la moindre de ses richesses : Albert démuné doit emprunter toujours, en particulier au

Duc. Quand une confrontation est inévitable entre le Duc, le baron et son fils, celui est violemment pris à partie par son père au bord de la folie qui l'accuse de vouloir l'assassiner.. L'argent rend fou, le poison des richesses s'accomplit ici avec une violence terrifiante mais au final c'est le baron fragile psychiquement qui meurt d'une crise cardiaque..

Aleko

Opéra en un acte, sans numéro d'opus. □ Livret de V. Nemirovich-Dantchenko d'après le poème de Pouchkine, Les Gitans. Composé en avril 1892 pour l'examen final du conservatoire de Moscou. □ Première représentation à Moscou le 27 avril 1893 au Bolchoï sous la direction d'Altani.

Le Chevalier ladre

Opus 24, composé en 1903/1905. □ Opéra en trois actes, livret d'après Pouchkine □ Commencé en août 1903. Terminé en février 1904. □ Première représentation à Moscou en janvier 1906 au Bolchoï sous la direction de Rachmaninov.

Francesca Da Rimini

Opus 25, composé en 1904/1905. □ Opéra en deux actes avec prologue et épilogue, livret de Modest I. Tchaïkovski d'après un épisode de l'Inferno de Dante (Vème chant). □ Première représentation à Moscou en janvier 1906 au Bolchoï, sous la direction de Rachmaninov (en même temps que Le chevalier Ladre).

**CD. Les 5 CLIC de
classiquenews du 6 octobre**

2014



CD. Les 5 CLIC de classiquenews. Toutes les semaines, la Rédaction CD de Classiquenews distingue les enregistrements cd les plus convaincants du moment ... et vous dit pourquoi.

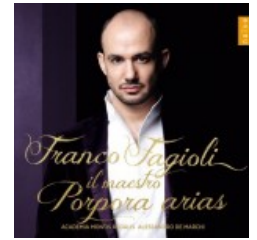
1 – CD, coffret. Rachmaninov : the complete works, integrale (32 cd Decca). Serge Rachmaninov (1873-1943) a longtemps souffert d'un surplus de pathos mièvre et sirupeux que bon nombre de ses interprètes au disque comme au concert semblent vouloir toujours et encore nous asséner... en toute méconnaissance profonde de sa personnalité comme de sa sensibilité. Quand certains aiment souligner avec force effets de poignets au clavier ou à la direction, ce romantisme classicisant, sentimental et outrageusement pathétique, d'autres comme **Vladimir Ashkenazy** ont cultivé, comme pianiste et comme chef,...



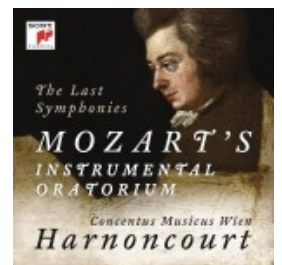
2 – CD. Grétry : La Caravane du Caire (Van Waas, 2013, 2 cd Ricercar). C'est un pilier du répertoire lyrique de 1784 qui nous ici révélé. L'Académie royale de musique à l'époque de Louis XVI et de Marie-Antoinette se frotta les mains, engrangeant des bénéfices jamais connus auparavant (ou si peu) grâce à une œuvre de pure séduction mais de métier raffiné qui en jalon décisif, renouvelle sensiblement l'évolution du genre lyrique si présent et actif quelques années avant la Révolution... Ici Grétry se rapproche de la trame de l'Enlèvement au Sérail de Mozart (1782), abordant le drame amoureux en lui associant cet exotisme...



3- CD. Franco Fagioli, contre ténor. Porpora il maestro (1 cd Naïve, juin 2013). En moins de 5 ans, – un micro intervalle dans l’histoire d’une carrière, le contre ténor Franco Fagioli dit « monsieur Bartoli », parce qu’il partage avec la diva romaine, le tempérament dramatique, le feu éruptif, l’intensité et jusqu’à la couleur du timbre...-, est devenu un phénomène – osons le dire, beaucoup plus intéressant que Philippe Jaroussky qui se cantonne par exemple et de depuis le début de son parcours musical et lyrique toujours au même registre (larmoyant et langoureux : cette réserve n’ôte rien à son talent). en revanche dans le cas de Fagioli, l’étendue des possibilités expressives est indiscutablement plus large, l’étoffe vocale comme le tempérament, plus novateurs et audacieux...



4 – CD. Mozart : 3 dernières Symphonies n°39,40, 41. Nikolaus Harnoncourt, Concentus Musicus Wien, décembre 2012, 2 cd Sony classical. Parues le 25 août 2014, les 3 dernières Symphonies de Mozart (n°39,40, 41) synthétisent ici, pour Nikolaus Harnoncourt et dans cet enregistrement réalisé avec ses chers instrumentistes du Concentus Musicus Wien, l’expérience de toute une vie (60 années) passée au service du grand Wolfgang : sa connaissance intime et profonde des opéras, les plus importants dirigés à Salzbourg entre autres (la trilogie Da Ponte, La Clémence de Titus, La Flûte enchantée...), suffit à enrichir et nourrir une vision personnelle et originale sur l’écriture mozartienne ; s’appuyant sur le mordant expressif si finement coloré et intensément caractérisé des instruments anciens, le chef autrichien réalise un accomplissement dont l’absolue réussite



[était déjà préfigurée dans son cd antérieur dédié au Mozart Symphoniste...](#)

5 – CD. Schubert : Valses nobles, Sentimentales

Sonate D 537 (Guillaume Coppola, 1 cd Eloquentia). En s'attachant principalement aux œuvres méconnues ou moins jouées de Schubert, Guillaume Coppola souligne la finesse suggestive, onirique, radicale, ce bouillonnement de l'intime qui fait la séduction irrésistible des partitions ici choisies... Valses nobles, Valses sentimentales, le pianiste Guillaume Coppola délivre le message d'une secrète intériorité d'un Schubert qui tout en s'enivrant de ses propres divagations, approfondit en réalité une quête intérieure, tissée sur la durée, dans la pudeur et la suggestivité. L'arche tendue d'un long parcours qui se lit à travers les deux cycles dansants, soit 12 puis 34 Valses caractérisées, dessine une perspective dont l'interprète sait restituer la secrète unité organique.



[voir tous les cd » clics de classiquenews «](#)

**CD, coffret. Rachmaninov :
the complete works, integrale
(32 cd Decca)**

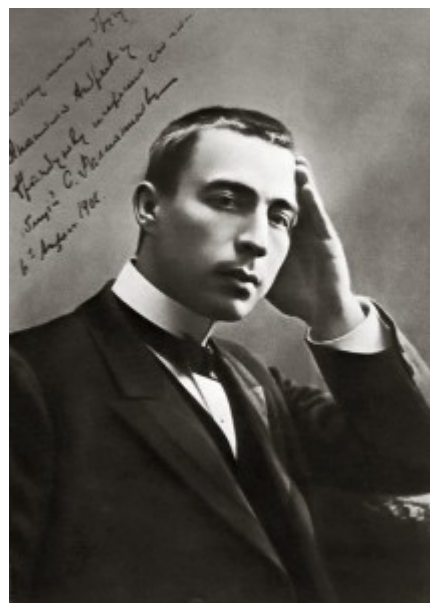
CD, coffret. Rachmaninov : the complete works, integrale (32 cd Decca). Serge Rachmaninov (1873-1943) a longtemps souffert d'un surplus de pathos mièvre et sirupeux que bon nombre de ses interprètes au disque comme au concert semblent vouloir toujours et encore nous asséner... en toute méconnaissance profonde de sa personnalité comme de sa sensibilité. Quand certains

aiment souligner avec force effets de poignets au clavier ou à la direction, ce romantisme classicisant, sentimental et outrageusement pathétique, d'autres comme **Vladimir Ashkenazy** ont cultivé, comme pianiste et comme chef, une voie médiane, plus délicate, mais plus juste défendant un Rachma, définitivement et essentiellement pudique, élégant, d'une mesure suggestive, spécifiquement allusive (en rien démonstrative).

Tel peut-être l'enseignement de ce coffret somptueux et finalement récapitulatif qu'édite Decca, comme un hommage à l'affinité de l'interprète pour un compositeur qu'il a servi avec une indéfectible énergie, défendant avec la même ardeur, l'éclat lunaire, voire mélancolique et même saturnien d'un compositeur russe aussi méconnu que peuvent être mieux servis à l'inverse, ses contemporains, les modernes Stravinsky et Prokofiev.



Les 32 cd de cette intégrale impressionnante par sa cohérence artistique et sa grande unité esthétique offre une palette complète, le legs d'une recherche interprétative qui dans le cas de **Vladimir Ashkenazy** remonte à 40 ans, les premiers enregistrements au piano datant du milieu des années 1970 (1975 pour le premier cd : les 24 Préludes, enregistrés entre 1974 et 1975) et les plus récents remontant à 2012 (cd 8 comprenant Morceaux de salon opus 10, 3 Nocturnes, 4 Pièces opus 1). Aux côtés d'Ashkenazy, le coffret présente également des alternatives complémentaires fameuses : ainsi dans le CD3, les variations sur un thème de Chopin par Jorge Bolet (1986), ou la Sonate n°1 en ré mineur opus 28 par Alexis Weissenberg (1987), ... également entre autres, la complicité devenue légendaire à deux pianos d'Argerich et Freire dans la transcription des Danses Symphoniques opus 45 (2009). Simultanément à ses enregistrement des œuvres pour piano seul (septembre 1974), Ashkenazy enregistre les mélodies avec Elisabeth Sodeström, soit un cycle de 3 cd éblouissants, d'une profondeur et d'une sincérité intactes, réalisés jusqu'en 1980.



Mais les premiers enregistrements réalisés par Ashkenazy chez Decca concerne les Concertos pour piano mis en boîte dès le début des années 1970 : ainsi le n°1 (1970) comme soliste avec le London Symphony Orchestra sous la direction d'André Prévin, puis l'année suivante, en 1971, les n°2,3 et 4. Le coffret comprend aussi les versions originales des n°1 et 4 enregistrées par Ashkenazy chef d'orchestre (soliste : Alexander Ghindin) avec le Philharmonique d'Helsinki en mars 2001.

Les pages symphoniques suivent l'enregistrement des Concertos pour piano ; Ashkenazy enregistrant les Symphonies 1 et 3 dans

les années 1980. Et aussi la Symphonie Jeunesse de 1891 en 1983 avec le Concertgebouw Orchestra. Complétant le volet strictement symphonique, la Symphonie n°2 (opus 27) est ici celle dirigée par Edo de Waart, enregistrée dès mai 1973. Parmi les fresques orchestrales, les plus réussies citons les Danses Symphoniques opus 45 (1983), surtout les sublimes Cloches – Kolokola opus 35 d'après Edgar Allan Poe (1984) enregistré avec le même Concertgebouw Orchestra.



Les 4 opéras de Rachmaninov. Les raretés du coffret concernent surtout **les opéras de Rachmaninov**, au symphonisme flamboyant dont on ne comprend pas bien pourquoi ils ne sont pas plus souvent joués car leur dramatisme intense y est souvent conjugué à un développement condensé, très efficace ; ainsi : **Aleko** (1892, composé par l'étudiant du Conservatoire de Moscou, déjà admiré par Tchaïkovski), **Le chevalier ladre** opus

24 (1904, inspiré comme Aleko de Pouchkine) dont l'ouverture saisit immédiatement par le sens de la couleur, le climat de malédiction sombre auquel répond des éclairs scintillants d'espoir (c'est un huit clos entre un père fortuné mais pingre et son fils)..., surtout l'exceptionnel **Francesca da Rimini** opus 25 (1905) sur le livret de Modeste Tchaïkovski, aux poudroissements crépusculaires ... les 3 ouvrages sont enregistrés de façon très convaincantes par **Neeme Järvi à l'été 1996**. On comprend Tchaïkovski découvrant à Moscou le feu dramatique du jeune Rachma alors étudiant précoce de seulement 19 ans... S'il n'avait été séduit par d'autres formes, en particulier celles dérivées du piano dont il était virtuose, Rachmaninov se révèle passionnant dramaturge. L'opéra, plus développé dans son œuvre, aurait probablement atteint le même essor que celui de Piotr Illyitch... le compositeur sait en quelques mesures faire surgir le tréfonds des âmes éprouvées, exprimer tous les

enjeux dramatiques de la situation : n'écoutez que le monologue du baron avare, si dur envers son fils Albert (l'introduction orchestrale égale La Dame de Pique de Tchaïkovski), longue tirade tourmenté à l'écriture précise et souterraine qui au départ était destiné à l'immense Chaliapine... Rachmaninov s'y montre parfait assimilateur du Wagner de Bayreuth, un modèle qui lui inspire une orchestration riche et transparente. C'est pourquoi les 4 opéras ici regroupés sont de première importance et d'un plaisir inouï. Le feu très articulé de Järvi toujours soucieux de lisibilité y compris dans les scènes avec chœur, se révèle passionnant d'autant qu'il réunit une distribution luxueuse comptant entre autres : le légendaire et passionné Sergei Larin dans le rôle d'Albert fils du baron avare, l'incandescent et phénoménal Sergei Leiferkus, Maria Gulhina (leur duo dans la dernière partie de Francesca est captivant-) ... ; même découverte fructueuse avec **Monna Vanna**, scène 1,2 3 de l'acte I (1907 : dans l'enregistrement réalisé en 1991 par Igor Buketoff, direction qui en proposait alors à la demande des descendants, la première restitution du seul premier acte : en anglais, la distribution n'a pas l'assise ni l'unité dramatique des Järvi ; seul Sherrill Milnes en Guido convainc).

Les fleurons de la musique de chambre ne sont pas écartés (intégrale oblige) : les 2 trios élégiaques par le Beaux Arts Trio (1986) ni les Quatuors à cordes n°1 et n°2 (Goldner string Quartet, 2009)... Très complet le coffret complète l'apport d'Ashkenazy par la lecture d'autres interprètes tout autant convaincants, c'est le cas pour les Concertos pour piano de Sviatoslav Richter (n°2, 1959), Argerich / Chailly (n°3, 1982), Zoltan Kocsis (n°4, 1982). Mais rien ne vaut au final, l'écoute du compositeur lui-même grand pianiste célébré de son vivant, grâce au cd32 qui réunit les fameux enregistrements de Rachmaninov conservés sur rouleaux Ampico et réalisés entre 1919 et 1929 : le compositeur y joue ses propres oeuvres (Morceaux de fantaisie opus 3, Etudes tableaux

opus 39 n°4 et 6...) mais aussi plusieurs transcriptions de son cru d'après Moussorgski, Rimsky (le vol du bourdon), Kreisler... le dernier cd comprend un entretien audio avec Vladimir Ashkenazy à propos du « vrai Rachmaninov » (en anglais).

CD, coffret. Rachmaninov : the complete works, integrale (32 cd Decca)

DVD. Verdi : Il Trovatore (Tcherniakov, 2012)

DVD. Verdi : Il Trovatore (Tcherniakov, 2012).

Les metteurs en scène passent...l'opéra résiste. Ou pas. On a connu son Macbeth (Verdi) à l'opéra Bastille (2008-2009), surtout à Garnier son formidable Eugène Onéguine (Tchaïkovsky)... et déjà beaucoup moins apprécié son Mozart (Don Giovanni), à Aix 2013 : vrai ratage pour cause de décalage dépoétique et de tempo confusionnant. Las ce Trouvère de Verdi qui peut inspirer les grands metteurs en scène en dépit de l'intrigue à tort jugée compliquée du livret, confirme les délires néfastes du nouvel ex génie de la mise en scène, après les Sellars ou Zarlikovski... c'est l'éternel problème sur la scène lyrique : trop de théâtre tue l'opéra ; trop de musique dilue l'action et fait un jeu sans consistance. Pas facile de trouver l'équilibre idéal. avec Tcherniakov, on sait d'emblée que l'homme de théâtre tire la couverture vers lui et oblige l'action lyrique à rentrer dans sa grille. Pour peu que l'opéra soit surtout un théâtre psychologique, l'enjeu peut trouver une forme satisfaisante ; si comme ici, les épisodes et séquences dramatiques très contrastées composent les



rebonds de l'intrigue, la lecture rien que théâtrale s'enlise. Voici donc la première mise en scène de Tcherniakov à Bruxelles. Le théâtre prime immédiatement dans un huit clos où les personnages se voit recevoir par Azucena en maîtresse de cérémonie et hôtesse pour un jeu de rôles à définir, leur fiche indiquant clairement le rôle qui leur est dévolu le temps de l'opéra.

Très vite dans une série de confrontations orales puis physiques, les vieilles haines, jalousies, passions refont surface ; ils innervent l'action présente d'une nouvelle violence, de sorte que l'opéra se fait règlement de compte... ce qui en soit est juste et pertinent puisque le trouvère raconte en réalité la réalisation d'une vengeance par enfants interposés. La Bohémienne se venge de la mort de sa mère et faisant en sorte que son meurtrier tue sans le savoir son propre frère (qu'il ne connaissait pas comme tel pendant l'ouvrage évidemment...). A trop vouloir rendre explicite les tensions souterraines, Tcherniakov produit une caricature dramatique : Luna exaspéré tue Ferrando, puis le trouvère Manrico bien que Leonora se soit donnée à lui ; cette dernière s'effondre sur le cadavre de son aimé. A nouveau Tcherniakov en dépit de son engagement à restituer un jeu brûlant, plus psychologique que dramatique, finit par agacer par confusion, le point culminant de son travail d'implosion dramaturgique étant le final du II où des nombreux personnages sur scène (soldats de Luna, nonnes et Leonora) on ne sait plus bien qui est contre qui et pour quelles raisons toute cette foule diffuse se présente sur la scène !

Donc sur les planches, démentèlement puissant du drame verdien mais force voire violence de la reconstruction théâtrale, cependant dénuée de son suspens haletant car dès le départ (ou presque), Azucena paraissant avec les Bohémiens dès le 2ème épisode, dévoile toute la machination qui la hante donc ôte à ce qui suit tout son mystère et sa tension. Sérieux déséquilibre quand même.

Dans la fosse, Minko fait du... Minko : direction violente, contrastée parfois très brutale et engagée. Ici Verdi n'a aucune finesse; en homme d'armes voué au service du comte Luna, Ferrando (Giovanni Furlanetto) est honnête ; mais la Leonora de Marina Poplavskaya n'a rien d'ardent ni de touchant (aigus tirés et forcés donc douloureux pour l'auditeur). Le Trouvère / Manrico de Misha Didyk n'a rien lui aussi de souple et de vaillant : carré et franc comme un boxeur ; même constat pour le Luna de Scott Hendricks : certes le prince n'a rien de tendre mais quand même il souffre d'un amour incandescent que lui refuse Leonora (seul son air « Il balen del suo sorriso » : aveu de son désir impuissant pour la jeune femme est justement placé et plutôt vraisemblable). Seule rayonne le diamant de l'Azucena de Sylvie Brunet : couleurs du medium ardent et profond qu'atténue cependant des aigus par toujours aisés. Mais la Bohémienne ici retrouve ses droits : droit au chant rugissant et incantatoire voire halluciné, chant de vengeance et douleur haineuse...

un seul chanteur au niveau, est ce pour autant réellement suffisant ? On reste sur notre réserve. De toute évidence, ce Trouvère n'a pas la classe ni l'aplomb fantastique et onirique de la production d'[Il Trovatore de Berlin \(décembre 2013\) sous la direction de Barenboim, avec Anna Netrebko, incandescente et touchante Leonora \(dans la mise en scène très réussie de Philippe Stölzl\)](#).

Verdi : Il Trovatore / Le Trouvère. Marc Minkowski, direction. Dmitri Tcherniakov, mise en scène. Enregistré à la Monnaie de Bruxelles, en juin 2012.

Tours, Opéra : Portes ouvertes toute la journée samedi 4 octobre 2014

Tours, Opéra : Portes ouvertes en accès libre toute la journée samedi 4 octobre 2014. En pleine préparation de son prochain opéra à venir, [Così fan tutte de Mozart – le dernier ouvrage que Wolfgang Amadeus compose avec le librettiste Da Ponte-](#), l'Opéra Théâtre de Tours rend accessible ses espaces – coulisses et salle de spectacle, à l'adresse de tous les publics, pour une grande journée de découverte de l'univers lyrique. Toute la journée de demain, **samedi 4 octobre 2014, à partir de 9h, l'Opéra de Tours accueille les visiteurs**, en entrée libre, de 9h à 12h puis de 13h15 à 22h. Chacun y est invité à découvrir les espaces techniques qui forment les coulisses d'une représentation, les répétitions de l'orchestre dans la fosse le matin. Les plus jeunes sont conviés à un atelier les sensibilisant aux éléments de décors imaginés pour la production de Così. L'après-midi, le public pourra assister à la répétition en costumes de l'opéra de Mozart, puis participer à une rencontre avec l'équipe artistique. A 14h30, conférence sur l'opéra Così fan tutte... puis de **19h à 22h, répétition en costumes** (dans la limite des places disponibles). [Così fan tutte de Mozart est à l'affiche de l'Opéra de Tours, les 10,12,14 octobre 2014.](#)



programme complet de la journée :

Portes ouvertes à l'Opéra de Tours. Evènement annuel et festif, les portes ouvertes sont l'occasion, en début de saison de visiter le théâtre-opéra de Tours, salle à l'italienne, et d'assister à des répétitions publiques de l'opéra d'ouverture de saison (Così fan tutte de Mozart) comme

de rencontrer les professionnels du spectacle.

MATIN

9h : ouverture des portes

Visites libres du Théâtre : coulisses, dessous de scène, plateau, cintres, foyers, loges, ateliers et stock costumes

Exposition de quelques costumes dans l'enceinte du théâtre

9h30 à 12h30 : répétition de l'orchestre en fosse : Cosi fan Tutte

Ateliers jeune public

9h45 et 11h : « Le départ des soldats amoureux » : fabrication d'un bateau inspirés des maquettes du décor de

Cosi fan tutte (durée : 1h / 12 places, inscription le jour même). Avec Justine Auroy, pour les enfants de 6 à 12 ans

9h15 et 10h30 : « Jouons sur des airs de Mozart » : atelier musical (durée : 1h / 15 places, inscription le jour

même). Avec Julie Boudsocq, pour les enfants de 7 à 12 ans

12h : fermeture des portes

APRES-MIDI

13h15 : ouverture des portes

Coulisses, dessous de scène, plateau, cintres, loges, ateliers et stock costumes ne sont plus accessibles

13h45 à 16h45 : répétition costumée de la mise en scène de Cosi Fan Tutte (Acte 2)

A l'issue, échange avec l'équipe artistique

14h30 : conférence organisée par l'Association des Amis du Centre Lyrique de Tours

Présentation de Cosi Fan Tutte par Bernard Pico, dramaturge

17h : atelier découverte du chant choral avec Emmanuel Trenque, chef de chœur (durée : 45 min)

19h à 22h : répétition costumée avec orchestre de Cosi Fan

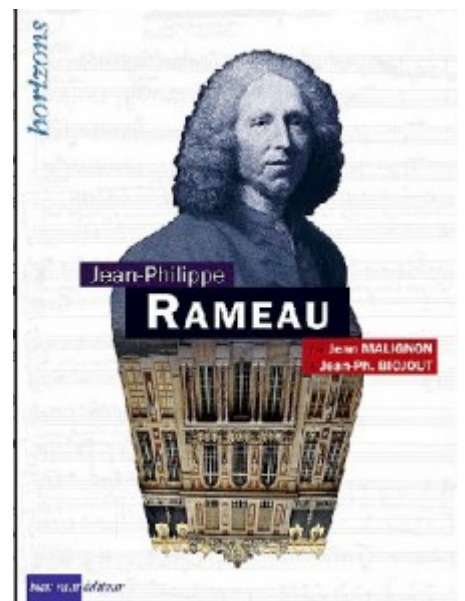
Tutte (dans la limite des places disponibles)

[+ d'INFOS : visitez le site de l'Opéra de Tours](#)



LIVRES. Jean Malignon : Jean-Philippe Rameau (Bleu Nuit éditeur)

LIVRES. Jean Malignon : Jean-Philippe Rameau (Bleu Nuit éditeur). Jeune organiste impatient de montrer ses capacités dramatiques et lyriques (les Grands Motets composés avant son arrivée à Paris témoignent d'une fougue inédite totalement saisissante : ils préfigurent la fougue et la flamboyance de ses futurs opéras), surtout théoricien et harmoniste génial... Jean-Philippe Rameau (1683-1764) se taille une réputation irrésistible avec son premier opéra



Hippolyte et Aricie en 1733 : l'heure est au rocaille et au décoratif, on pensait l'opéra pétrifié depuis Lully : que nenni, Rameau montre une verve et un tempérament spectaculaire, psychologique de premier plan : son style est captivant, déconcertant et scandaleusement inventif. La révolution est en marche... Tragédie lyrique, opéra ballet, comédie... acte de ballet.... Rameau renouvelle chaque genre connu (et avec Platée de 1745 en invente un nouveau en relation avec ses premières pièces pour la foire, entre cocasserie et satire mordante); déjà quinquagénaire, il réussit tout et ce jusqu'à sa mort en 1764, soit il y a 250 ans.



Pour commémorer cet anniversaire, Bleu Nuit éditeur réédite un ancien texte (paru en 1960 au Seuil dans la collection Solfèges), préfacé, actualisé pour 2014, complété ici et là par le fondateur de Bleu Nuit (J.-P. Biojout). Le résultat est une entrée en matière captivante qui brosse un portrait relativement complet (pas aussi fondateur et exhaustif que le Rameau de Cuthbert Girdlestone, certes), mais en première approche pour le temps de la découverte, le texte à peine différent et retouché que celui originel de 1960, pose des jalons essentiels et clairement argumenté sur le « cas » Rameau : l'un des malentendus les plus honteux de notre histoire musicale et qui poursuit comme c'est le cas de Lully, son bonhomme de chemin dans le mensonge et l'invention la plus totale.

Grâce à la plume très fine et habilement polémique de Jean Malignon, le lecteur comprend très vite à qui il a affaire : non, Rameau n'est ni pédant, ni trop savant, ni artificiel. En rien, la figure emblématique d'un ordre monarchique poudré et décadent.. C'est plutôt l'inverse : génie du théâtre, mélodiste hors pair (aussi inspiré que les Italiens), harmoniste inégalé, orchestrateur insurpassé : grâce à lui l'orchestre gagne un supplément d'âme et les voix, une vérité nouvelle en particulier en terres amoureuses : Rameau fut un sensuel passionné qui exprime comme aucun autre compositeur à son époque, l'effusion et la tendresse du pur amour... Contre Rousseau et les encyclopédistes qui ne voyaient ici qu'un

fatras poussiéreux de dieux et de héros antiques trop usés, servis par une musique complexe et surchargé, force est de reconnaître en Rameau, un esprit réformateur, qui en digne enfant des Lumières, « ose » représenter la force de la nature, le mouvement des astres, et surtout le mystère des passions humaines. Rameau, compositeur du cœur rétablit la vérité humaine dans chaque partition, chaque drame choisi (c'est ce qui explique la profonde et inéluctable admiration d'un Voltaire et d'un D'Alembert, plus avisé sur le personnage que ne le fut Diderot ou Grimm). Grâce à lui, dans la tradition du Lully d'Atys et d'Alceste, Rameau égale à l'opéra, la poésie du théâtre de Racine, recomposant au carrefour des disciplines, – danses, théâtre, chant, musique, une spectacle total qui annonce évidemment Wagner.

S'il devait être séduit et convaincu par la somme ainsi rééditée, le lecteur ne se reportera que sur la dernière partie du texte : une manière d'hommage conclusif à l'endroit de notre musicien. Rameau y reçoit les palmes du génie de la sensualité, un authentique disciple de Vénus (ce en quoi il se montre finalement proche de Boucher et plus encore de Fragonard dont il pourrait partager, dans sa dernière manière baroque – avant celle léchée néoclassique-, le sens inouï de la couleur, du mouvement, du drame, de la délicatesse, de ce vapoureux climatique qui fait aussi la grâce d'un Watteau...). Et c'est sous la plume d'un esthète érudit que Jean-Philippe trouve de l'autre côté des Alpes, un « frère » de cœur inespéré : le grand auteur du Faust 2, Goethe soi-même qui aurait ainsi compris mieux que quiconque à son époque, ce que le Français a véritablement apporté à l'art, l'esprit de Versailles qu'il a su si bien régénérer, recomposer, humaniser. Rameau est un perpétuel inventeur qui prépare les formes de l'avenir : comme Mozart et après eux, Berlioz. Autant de génies qui ne furent pas compris à leur époque... Lecture plus que recommandée en cette année d'anniversaire 2014.

Texte nécessaire, fruit d'un regard senti et personnel que complètera la somme inestimable récemment parue : la nouvelle

biographie de Rameau par Sylvie Bouissou, ouvrage de référence édité chez Fayard avant l'été 2014.

LIVRES. Jean Malignon : Jean-Philippe Rameau (réédition actualisée par Jean-Philippe Biojout). Collection « Horizons », [Bleu nuit éditeur](#). 176 pages. ISSN 1769-257. Prix indicatif : 20 €.

RAMEAU : Castor et Pollux, version 1754. Dossier

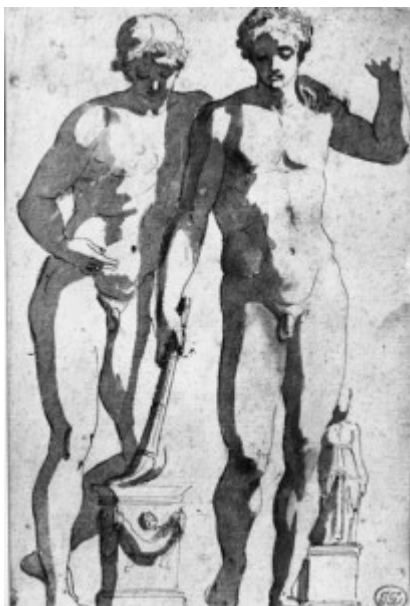
RAMEAU : Castor et Pollux, version 1754.

Dossier. Dans sa première version de 1737, la seconde tragédie lyrique de Rameau (après Hippolyte et Aricie de 1733) renouvelle un choc esthétique dont seul était capable le génie dramatique et instrumental de Rameau. C'est cependant en 1754 que le compositeur présente une nouvelle version de l'opéra Castor et Pollux, sans prologue, avec de nouvelles séquences pour les actes II, III, IV et V, imposant en pleine Querelle des Bouffons (aux côtés de *titan* et *l'Aurore* de Mondonville), la suprématie de l'opéra français malgré les délices de l'opéra buffa napolitain. Ainsi Rameau hier opposé à Lully (qu'il dénaturait), était devenu le meilleur représentant du génie français à l'opéra. Après la Révolution française, Castor et Pollux disparaît de la scène et ne ressuscite qu'en 1903 grâce à la Scola Cantorum de Paris, suscitant un nouveau choc esthétique chez Debussy. Rameau



s'intéresse surtout à l'évolution psychologique des caractères, le profil et les aspirations des deux jumeaux Dioscures qui aiment une même femme (Télaïre) mais se retrouvent dans un même sens de la loyauté fraternelle et du sacrifice pour l'autre. Des deux spartiates, c'est surtout Pollux (baryton) qui affirme un sens moral supérieur, ne désirant que le bonheur de son frère et pour lui, renonçant à l'amour.

L'amour de Pollux pour son frère Castor...



Castor et Pollux 2014 au TCE. Pourtant jumeaux, ils n'ont pas le même père. Nés de Lédä, et conçus par elle dans la même nuit, Castor a pour père Tyndare, roi de Sparte, et Pollux, Zeus. Dans la mise en scène très subjective et partisane présentée à Paris, les deux frères sont les faces d'une même médaille, contraires, opposées mais complémentaires et inséparables : *« les deux frères ont toujours un rapport de clair-obscur tragique, voire cruel. Lorsque l'un est*

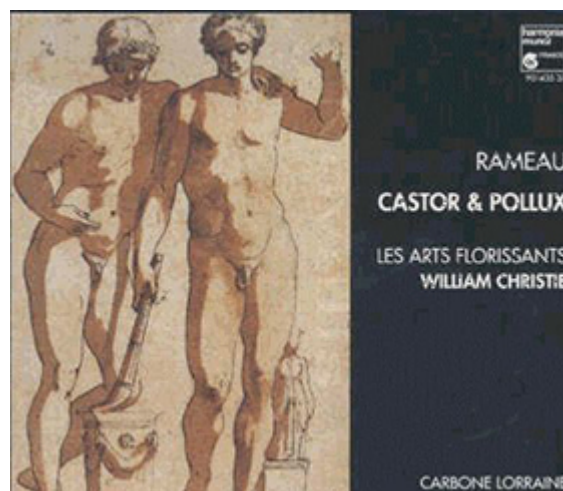
vivant, l'autre est une ombre noire... L'autre est présent comme parfois les morts sont présents parmi nous. La condition de la vie de l'un est la mort de l'autre ». Christian Schiaretti réalise sur la scène un passage en trompe l'œil : *« du théâtre déployé dans son rituel à un théâtre déployé dans ses artifices »*. La scène prolonge la salle du théâtre parisien : les costumes antiques rappelant aussi l'époque de la salle,

les années 1920 (en vérité le TCe a été inauguré en 1913 au moment du Sacre du printemps de Stravinsky). « Puis, lorsque Castor tombe sous les coups de Lyncée, le monde en trompe-l'œil bascule. La magie théâtrale prend le pas sur la réalité en offrant tour à tour statues vivantes, danses animales, jeux d'ombres, espaces métamorphosés. »

Synopsis et temps forts par acte

Dans le Prologue, Vénus dompte Mars le dieu de la guerre : c'est l'évocation du traité de Vienne qui met fin alors en 1754 à la guerre de succession du trône de Pologne. Selon une vision maçonnique crédible, Castor et Pollux suit une trame symbolique, telle une initiation, des ténèbres à la lumière, du Mal à la Raison

lumineuse. Opéra funèbre et de déploration, l'ouvrage s'ouvre au I sur un lugubre chœur de déploration : Castor vient d'être tué par Lincée. Sa fiancée détruite, Télaïre reçoit l'hommage du frère de Castor, Pollux qui vient de tuer Lincée et dépose sa dépouille aux pieds de la veuve. Tout en lui demandant sa main, Pollux accepte de réaliser le désir de Télaïre : adoucir les dieux et permettre le retour à la vie de son frère Castor. *(Illustration : Castor et Pollux dans la version remarquable de William Christie, référence de la discographie).*



Au II, Zeus tente d'infléchir la décision de Pollux en lui vantant les plaisirs célestes (divertissement dansé). Malgré les suivantes d'Hébé, déesse de la jeunesse éternelle, Pollux poursuit son destin : remplacer Castor aux Enfers pour le ramener à la vie.

Au III (acte fantastique et de magie noire) : Survient Phébé, amoureuse de Pollux qui essaye elle aussi d'empêcher le Dioscure d'atteindre les Enfers en une superbe scène de fantastique ténébreux où la sorcière invoque monstres et démons contre Pollux. En vain. Mercure protège et conduit Pollux jusqu'aux champs Elysées.

Au IV, acte infernal, malgré les enchantements des ombres heureuses, Castor se languit de Télaïre. Pollux le rejoint et lui présente son projet. S'il accepte le sacrifice de son frère, Castor reviendra sur terre que pour un jour seulement : le temps de faire ses adieux à Télaïre, puis de restituer à son frère, son propre droit à la vie.

Au V, Phébé, haineuse et jalouse du couple reconstruit Télaïre et Castor, se suicide pour rejoindre aux enfers Pollux dont elle condamnait le sacrifice. Télaïre comprenant qu'elle a perdu définitivement son aimé, invoque les dieux. Zeus paraît et décrète que les Dioscures se partageront à tour de rôle le séjour immortel. Un divertissement final, solennel qui convoque toutes les planètes conclue le drame.

AGENDA 2014 :

[Castor et Pollux de Rameau au TCE à Paris](#)
[nouvelle production](#)
[Les 13, 15, 17, 21 octobre 2014, 19h30](#)
[Le 19 octobre, 17h](#)

John Tessier Castor
Edwin Crossley-Mercer Pollux
Omo Bello Télaïre
Michèle Losier Phœbé
Jean Teitgen Jupiter
Reinoud van Mechelen Mercure, un spartiate, un athlète

Hasnaa Bennani Cléone, une ombre heureuse

Marc Labonnette Un grand prêtre

Le Concert Spirituel Chœur du Concert Spirituel

Hervé Niquet direction musicale

Christian Schiaretti mise en scène

Illustrations : Rameau, les Dioscures Castor et Pollux par
Nicolas Poussin, XVIIème, visuel de la version discographique
de l'opéra Castor et Pollux par Les Arts Florissants et
William Christie (DR)

Saintes, nouvelle saison 2014-2015 de l'Abbaye aux Dames

Saintes, nouvelle saison 2014-2015 de l'Abbaye aux Dames. Le nouveau visuel en fait foi : *une jeune flûtiste anime un extérieur printanier marqué au second plan par le fameux clocher de l'Abbatiale, casque pointu qui cible les hauteurs et semble griser les ambitions artistiques vers des sommets toujours plus élevés...* La nouvelle saison musicale à la cité musicale de Saintes dont le temple de la musique est l'Abbatiale nous promet jusqu'en juin 2015, découvertes voire révélations sous le signe de la « création au féminin », des nouveaux talents et de la curiosité. Outre la forme habituelle des concerts et public assis, ce sont aussi d'autres rendez vous, surtout conviviaux à destination de tous les publics, conformément au projet artistique et pédagogique de la cité musicale (laquelle abrite aussi le Conservatoire de la ville de Saintes). Toutes les infos, découvrez l'ensemble de la saison musicale de l'Abbaye aux Dames de saintes sur [le site de la cité musicale, Saintes](#) ... **Voici notre sélection des événements incontournables de la nouvelle saison 2014 2015 à Saintes** : point d'orgue cette année l'Orchestre maison sur instruments anciens (JOA pour Jeune Orchestre de l'Abbaye) fidèle à son fonctionnement en résidence à Saintes reprend du service sous la direction de Laurence Equilbey dans un programme classique et romantique, associant sous la voûte de l'Abbatiale, le feu sacré de Mozart et le symphoniste singulier de Schubert (dimanche 25 janvier 2014)... N'oubliez pas non plus la rencontre publique avec



danseurs et instrumentistes d'un projet en résidence » La Cavale et Hip4tet « , le 20 février 2015...



**8 événements d'une saison
éclectique sous le signe de**

la curiosité

Dimanche 12 octobre 2014, 15h30



Abbatiale. Premiers pas de l'Orchestre national des Pays de la Loire dans un programme associant traversées finnoises et slaves, de Smetana (La Fiancée vendue, ouverture), à Sibelius (sublime Concerto pour violon) et Dvorak (Symphonie n°7).

Aux côtés du soliste Tedi Papavrami pour le Concert de Sibelius, l'Orchestre bordelais aborde un programme très ambitieux au symphonisme incandescent, ardent voire échevelé (dès l'ouverture de La Fiancée vendue de Smetana)... une offre instrumentale et musicale qui met en appétit car à Saintes, résidence habituel du Jeune orchestre de l'Abbaye comme lieu favori de l'Orchestre des Champs Elysées, les amateurs de vertiges orchestraux sont nombreux et... exigeants. [LIRE notre présentation du concert Smetana, Sibelius, Dvorak à Saintes avec Tedi Papavrami](#)

Samedi 22 novembre 2014, 20h30



Abbatiale. Première session de travail des jeunes instrumentistes apprentis du JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye : sur instruments anciens, les musiciens apprennent le style et l'esprit des partitions classiques et romantiques. En novembre,

le cadre de l'apprentissage est toujours assuré par les grands Viennois, symphonistes aguerris et vénérés légitimement pour leurs qualités : Haydn (Symphonie n°101 L'Horloge) et Romance puis Symphonie n°8 de Beethoven. Un bain de puissante énergie fondatrice (Beethoven) associé à l'esprit de l'élégance

voire de la facétie viennoise classique (Haydn). Le premier violon Alessandro Moccia assure la direction de cet atelier dont les fruits seront passionnants à suivre lors du concert du 22 novembre 2014.

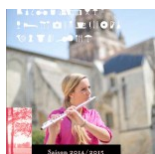
Le programme est ensuite repris en tournée : le 21 novembre, Lycée Bellevue, séance scolaire. Le 23 novembre, 17h à Paris, Salle Turenne des Invalides. Durée : 1h10mn.

Mardi 9 décembre 2014, 19h

Auditorium. Les enfants de la malle. Le Poème Harmonique, Vincent Dumestre. Avec le comédien Stefano Amori et Maroun Mankar-Bennis, clavecin portatif. La malle est pour le comédien de la Commedia dell'Arte de l'époque baroque (XVIIIème) : sa valise, sa maison, son décor : un élément central de sa vie d'itinérance... Séance scolaire à 14h30. Goûter autour de la Commedia dell'arte à 15h30.



Dimanche 25 janvier 2015, 15h30



Abbatiale. Laurence Equilbey prend la succession de David Stern ou Christophe

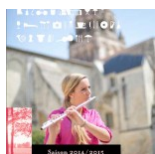


Coin sans omettre Philippe Herreweghe pour cette nouvelle session du JOA, associant un compositeur classique et un autre romantique. Avec le jeune chœur de Paris, la chef d'orchestre dirige à Saintes pour ce concert événement : l'ouverture de la Flûte Enchantée, puis la Messe du couronnement, enfin la Symphonie n°4 de Schubert. Programme repris ensuite à La Rochelle, La Coursive, **lundi 26 janvier 2014, 20h30.**

Jeudi 12 février 2015, 20h30

Auditorium. Musique de chambre romantique : Michel Dalberto (piano) et Dan Zhu (violon) jouent la 9ème Sonate opus 47 « à Kreutzer » et la Sonate de Franck aux réminiscences proustiennes... Durée : 1h10mn

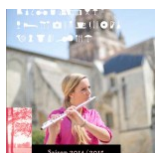
Vendredi 20 février 2015, 19h



Auditorium. La Cavale et Hip4tet : musique et danse. 5 danseurs contemporains dialoguent avec 5 instrumentistes et proposent le fruit de leur

rencontre et session de travail après 5 jours de concertation et d'échange. C'est selon le jargon pro, une première restitution de résidence au cours de laquelle, face au public, les artistes et interprètes présentent les premiers aboutissements de leur rencontre, avant l'oeuvre complète qui sera présentée en création quelques semaines plus tard... Entrée libre.

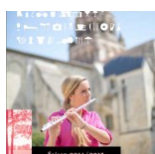
Festival Piano en Saintonge, les 13 et 14 mars 2015, 20h30



Auditorium. Avec les pianistes : Guillaume Masson, Kazuya Salto, Selim Mazari, Aude-Liesse Michel, Antoine de Grolée, Marie Vermeulin... Deux soirées, six pianistes, une ambiance familiale et chaleureuse et la possibilité de découvrir les futurs « peintures » du piano. Cette année, quatre jeunes musiciens se produiront sous le parrainage de deux

« anciens » : Antoine de Grolée et Marie Vermeulin. Tarifs : de 8 € à 27 €. Autour du concert : Dégustation-découverte, »
autour du piano » le dimanche 15 mars à 11h à l'Abboutique

Jeudi 2 avril 2015, 20h30

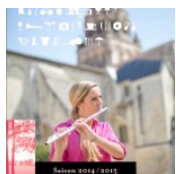


Auditorium. Session de musique de chambre du Jeune Orchestre Atlantique JOA. Pendant 5 jours de travail par pupitres, les jeunes musiciens apprentis de l'Orchestre jouent les œuvres qu'ils ont choisis et qui leur apportent une nouvelle expérience. Concert en accès libre. Durée : 1h30.

Samedi 18 avril 2015, 17h30

Abbatiale. 8ème édition de la Rencontre régionale de chœur d'enfants, cette année autour de la création contemporaine, avec le compositeur Antoine Bernard. 150 choristes issus de la Région Poitou-Charentes investissent l'abbaye le temps d'une journée d'échange et d'émulation. À 17 h 30, ils présentent le résultat de cette journée : fraîcheur, enthousiasme et allégresse au rendez-vous ! Concert en accès libre. Durée du concert : 1h 30

Mardi 21, mercredi 22, jeudi 23 avril 2015, 19h30

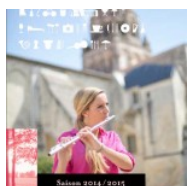


Hall Mendes France. Opera Buffa d'après Don Giovanni de Mozart. « Drame giocoso ».. c'est l'intitulé de la partition autographe de Mozart. Certes, l'opéra des opéras est un conte cynique et noir, mais aussi dans de nombreux épisodes, un chef d'oeuvre de contrastes comiques, de coups de théâtres fantastiques ou oniriques, taillés sur un rythme trépidant... Mozart rangeait son Don Giovanni parmi les Opera Buffa : une pièce lyrique de ton léger, faite pour divertir. De plus, l'action tourne autour de banquets et autres moments culinaires. Il n'en fallait pas plus pour décider Peter de Bie à s'emparer de Don Giovanni, avec la complicité de Muziektheater Transparant, pour redéfinir la notion d'Opéra Bouffe ! En jouant des genres, le spectacle est d'abord un moment théâtral irrésistible, conçu à partir des meilleurs moments de la partition mozartienne. Au cours du spectacle, mets et plats de choix sont servis, tout

droit sortis des cuisines de Don Giovanni... Tarifs : de 8 € à 35 €. Durée : 1h40mn.

Samedi 2 et dimanche 3 mai 2015, dès 10h. Week end d'écoute : La passion selon Saint-Jean. Avec Hélène Décis-Lartigau, musicologue. Autour de la Passion selon Saint-Jean de Jean-Sébastien Bach. Le temps d'un week end, découvrez l'oratorio composé par le compositeur baroque, fresque musicale, ample monument sonore, révélatrice d'une maîtrise admirable...

Samedi 9 mai 2015, 19h.



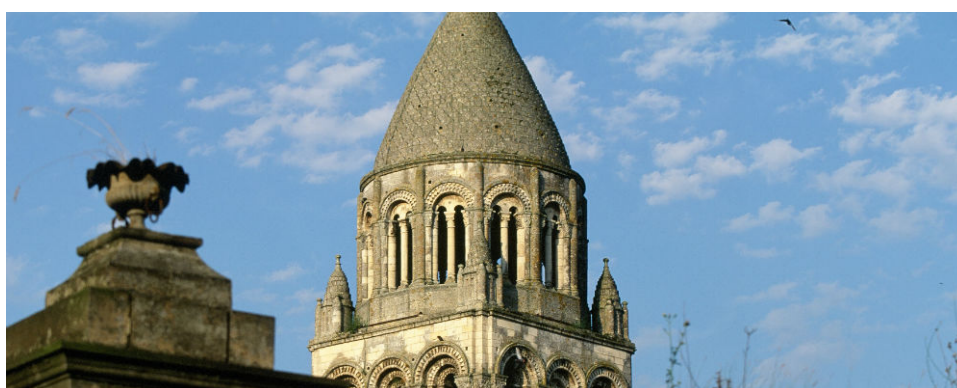
Gallia Théâtre. Kirana, opéra pour les enfants. Avec les enfants issus du Conservatoire de Saintes. Rube Zahra, musique. Kirana est un opéra contemporain conçu pour les enfants. L'histoire s'inspire de la création des mythes dans les différentes civilisations : Chine, Inde, Babylone et Mésopotamie. Accompagnés par un piano et un percussionniste, les enfants participent également au récit en suivant leurs propres rythmes, mouvements, improvisations musicales, paroles et projections de leurs créations artistiques. Un spectacle total où les enfants deviennent acteurs : ils s'expriment à travers différents médias : light painting (peinture lumineuse), percussions, animations digitales. Tarif unique : 8 €. Durée du concert : 50 min.

Toute la saison 2014 – 2015 sur [le site de l'Abbaye aux dames de Saintes](http://le.site.de.l'Abbaye.aux.dames.de.Saintes)

et aussi :

saison.abbayeauxdames.org

05 46 97 48 48

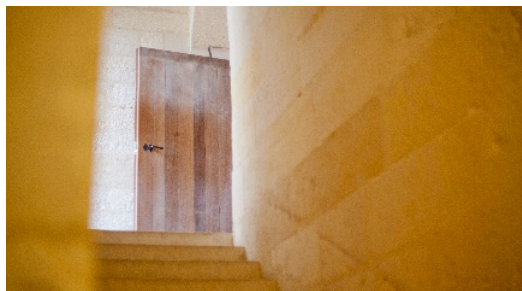


évasion

Saintes, abbaye aux dames

Votre séjour à Saintes

Séjour à Saintes, Abbaye aux Dames, la cité musicale



Tout au long de l'année, séjournez à Saintes à l'occasion d'un concert dans l'Abbaye. Les chambres sont aménagées dans les anciennes cellules des moniales. Petit déjeuner sur place possible. Pour

toute location d'une chambre dans l'Abbaye, réduction de 5% à la boutique de l'Abbaye (l'Abboutique : cd, livres, produits régionaux...), réduction sur la visite du site, tarif adhérent pour l'achat d'une place de concert. Téléphone réservation chambres : 05 46 97 48 33 (classement établissement hôtelier : catégorie 1 étoile). Standard général de l'Abbaye aux Dames à Saintes : 05 46 97 48 48. **Offre spéciale Saint-Valentin 2014 : le concert et la chambre à Saintes, les 14 ou 15 février 2014 : 100 euros (pour 2 personnes) : réservations au 05 46 97 48 48.**

[Consultez le site de l'Abbaye aux dames et découvrez les chambres de l'Abbaye aux dames](#)

Se rendre à l'Abbaye

Abbaye aux Dames, □la cité musicale, Saintes

11, place de l'Abbaye□CS 30125□17104 SAINTES CEDEX

– Accès par la rue Geoffroy Martel□(Parking gratuit)

– Coordonées GPS :□Lat : 45.743681□Long : -0.624375

[Vous avez choisi de dormir à l'Abbaye aux Dames ? réussissez votre séjour à la cité musicale](#)





Antonio Sacchini (1730-1786)

Bien que florentin de naissance, **Arturo Sacchini (1730-1786)** est surtout formé à Naples : Durante le remarque ses dons musicaux et l'intègre au conservatoire de San Onofrio et au conservatoire de Santa Maria di Loreto que Durante dirigeait depuis 1742. Sacchini apprend et maîtrise très vite le clavecin, l'orgue, la composition. Il commença sa carrière à Padoue (en 1763, *Olimpiade* est son premier grand succès), puis cherche la gloire à Rome et Venise : dans la cité des Doges, il dirige l'Ospedaletto dont le conservatoire lui permet d'enseigner le chant. Il compte parmi ses élèves la fameuse Nancy Storace, muse de Mozart, soprano aux performances remarquables. Puis Sacchini rejoint Munich et



Stuttgart en Allemagne (Scipione in Cartagina applaudi respectivement en 1770 et 1771). En 1772, Sacchini est à Londres où il vécut dix ans : à l'époque de ses 40 ans, Sacchini, compositeur mûr et maître de l'art lyrique, rencontre le plus grand compositeur napolitain avec Jommelli, Traetta : il compose plus de 10 nouveaux opéras dont Montezuma (1775) et Antigono, surtout L'Amore soldato (1778). Endetté, aux abois, Sacchini reçoit l'invitation de la Cour royale française pour concurrencer à Paris, l'immense Gluck. Sacchini devient comme ce dernier le protégé de Marie Antoinette qui en fait son maître de chant. Il arrive dès 1783 : Sacchini recycle ses anciens ouvrages (comme l'avait fait Gluck : Orfeo devenant pour Paris Orphée) ; ainsi Sacchini reprend son ancienne Armida et en déduit Renaud... idem pour Chimène, nouvelle adaptation d'Il Gran Cidde... mais les effets attendus ne se réaliseront pas : le modèle gluckiste est bien le plus spectaculaire alors et les Italiens à Paris, Sacchini (et avant lui Piccinni) ne parviendront pas à le surpasser. Comme tous les étrangers invités en France par l'Académie royale de musique, Sacchini est invité aussi à rivaliser avec le modèle tragique hérité de Lully et Rameau : il ambitionne de remettre en musique Dardanus (1784) mais perd l'estime des Français. Son Oedipe à colonne (1786) confirme un talent raffiné et dramatique d'une envergure européenne. Sacchini meurt épuisé en 1786. Ironie suprême : Oedipe à colonne connaît un triomphe un an après sa création (joué à l'Opéra plus de 580 fois jusqu'en 1844). De nos jours, la résurrection de Sacchini ne s'est toujours pas produite...

VIDEO

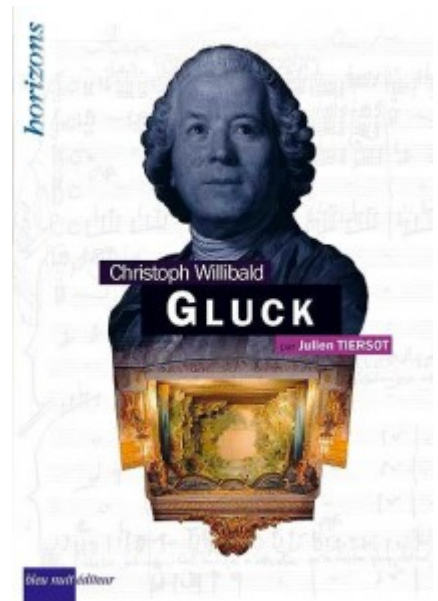


Comme étranger invité par Marie-Antoinette en France, le Napolitain **Antonio Sacchini** (1730-1786) arrive à Paris en 1783, depuis Londres; il succède ainsi à Gluck et son compatriote Piccinni et prolonge évidemment les avancées stylistiques de ses prédécesseurs. Pour le temple international du

lyrique qu'est Paris, Sacchini offre une nouvelle musique moderne aux anciens livrets hérités de l'âge baroque. Renaud ne fait pas exception: contrairement à son titre, l'ouvrage cosmopolite et brillant, fait place nette au personnage clé de l'**amoureuse enchantresse Armide**. La magicienne cède ici sa baguette pour dévoiler un visage tendre et implorant qui saura in fine convaincre et séduire son ennemi juré Renaud dont elle est tombée amoureuse malgré la guerre qui fait rage et qui oppose leurs deux clans respectifs... Style gluckiste, orchestre flamboyant voire frénétique (prélude du II), alliance des divertissements et du pathétique, des accents tragiques comme héroïque (le père d'Armide, Hidraot tient aussi un rôle important tout en tension virile), surtout arabesques stylées d'un bel canto italianisant... Renaud de Sacchini incarne un sommet lyrique français, en une formule européenne, au temps des Lumières. Reportage exclusif CLASSIQUENEWS.COM. [Voir le grand reportage vidéo Renaud de Sacchini](#)

LIVRES. Gluck par Julien Tiersot (Bleu Nuit éditeur)

LIVRES. Gluck par Julien Tiersot (Bleu Nuit éditeur). Comme Rameau dans les années 1730 à 1750 réforme l'opéra par son génie spectaculaire et sensible, ouvrant la voie aux compositeurs de la fin XVIII^e, **Christoph Willibald Gluck (1714-1787)** fait de même : étranger à Paris comme ses compétiteurs, Piccinni et Sacchini, le Chevalier sexagénaire, – qui fut maître de musique à Vienne de la princesse Marie-Antoinette future Reine de France, devient son champion à Paris et à Versailles, au début des années 1770 à 60 ans, insufflant à la scène française, à partir de ses succès viennois recyclés, une régénération en profondeur. Plus jamais l'opéra français ne sera le même : après les créations très applaudies d'Iphigénie en Aulide, d'Orphée et Eurydice, d'Armide, il aura gagné grâce à Gluck, intensité dramatique, vraisemblance vocale, cohérence théâtrale. Gluck fut contre la soit disante machine superfétatoire et trop « artificielle » de Rameau le savant, le héros de... Rousseau, évangéliste d'une bible musicale nouvelle qui appelait à plus de simplicité, de clarté, de mesure, de vérité.



Pour les 300 ans de la naissance de Gluck en 2014, Bleu Nuit éditeur réédite ici le texte déjà ancien de Julien Tiersot publié en 1910 chez Alcan. L'amateur y retrouve les séquences majeures d'une carrière faite pour le théâtre dont le souci de la vérité scénique modifie en profondeur le langage de l'opéra. Le connaisseur relit un texte senti et maître de son sujet. La réussite de Gluck tient à ce qu'il a retrouvé la langue antique en l'acclimatant au goût moderne. Même Piccinni arrivé à Paris en 1776 – pourtant invité pour piquer la suprématie du Germanique, ne peut totalement effacer le génie qui triomphe légitimement : le Napolitain écrasé par un si redoutable auteur dont on voulait faire un rival à abattre, se met à faire du ... Gluck. Les partisans d'une querelle Gluck

contre Sacchini en on eut pour leurs frais.

Le Chevalier revient enfin à Paris pour un nouveau chef d'oeuvre : Armide, créé en 1777 affirmant que le vrai dessein de Gluck à Paris était bien de renouveler le sublime héroïque et tragique de l'opéra français hérité de Lully. L'Armide de Gluck rejoint le sublime pathétique et terrifiant du Lully d'Alceste ou d'Atys : l'opéra égale le théâtre ; Gluck, Racine et Corneille, faisant de la scène lyrique le seul et vrai théâtre des passions humaines. La fière enchanteresse s'y montre possédée par l'amour irrépressible qu'elle éprouve pour le beau Renaud. Démunie, blessée car Renaud ne l'aime pas, Armide s'abîme par dépit dans la haine impuissante et destructrice : elle quitte la scène en fin d'ouvrage jurant de se venger. ... l'opéra appelle une suite comme les scénarios de nos actuels blockbusters au cinéma. Pour l'heure Gluck allait encore composer Iphigénie en Tauride dont la création à Paris en 1779 suscita un nouveau succès plus important encore que sa première Iphigénie (même s'il y recycle nombre d'airs anciens...) Au-delà des événements et des intrigues d'une époque qui aima surtout les cabales et les chocs spectaculaires (Rameau a fait les frais de joutes et polémiques d'une rare violence), le profil de Gluck s'impose à nous : celui d'un auteur exigeant, intransigeant sur les temps de répétitions, imposant ses choix vocaux ; sa seule préoccupation : le drame. Son éloquence claire et sublime comme un bas relief antique. 300 ans après sa naissance, Gluck inspire et passionne toujours. Le texte que réédite et que complète Bleu Nuit éditeur n'a rien perdu de sa justesse.

Christoph Willibald Gluck par Julien Tiersot. [Collection Horizons n°42, Bleu Nuit éditeur](#). 176 pages. 20 x 14 cm, broché. ISBN 978-2-35884-041-5. EAN 9782358840415. Prix de vente au public (TTC) : 20 €